

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XXXVI. Colonies anglaises de l'Australie.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

révoltante pour qu'il soit possible de les raconter.

L'Australien croit aux esprits, à l'influence des songes, aux charmes et aux sortilèges; il attribue à ces influences malfaisantes presque toutes ses maladies: aussi les remèdes les plus ordinaires employés par les kerredais et les mulgaradocks sont-ils des conjurations ou de nouveaux charmes pour détruire l'effet des premiers. Quelques tribus de la Nouvelle-Galles du Sud admettent un bon esprit nommé *Koyan*, et un mauvais esprit nommé *Potoyan*. *Koyan* n'est occupé qu'à leur rendre de bons offices; mais ils redoutent beaucoup *Potoyan*, sans cesse occupé à leur jouer de mauvais tours. Son arrivée s'annonce par un sifflement particulier, bas et prolongé. Les colons, qui connaissaient cette superstition, s'en servaient pour se débarrasser des importunités des sauvages: ils sifflaient à leurs oreilles comme *Potoyan*. Par la même raison, jamais les naturels ne sifflent quand ils passent sous une roche; ils auraient peur que la roche ne tombât sur eux. Ils s'imaginent qu'en faisant rôtir des poissons durant la nuit, ils s'exposent à faire souffler des vents défavorables. Collins raconte même à ce sujet une anecdote assez singulière.

« L'un des canots au service de la colonie ayant été un jour retenu dans le port par des vents contraires, les matelots s'amuserent à ramasser quelques coquillages, qu'ils voulurent faire rôtir ensuite pour leur repas du soir: Un naturel qui les observait secoua la tête et ajouta: « Le bon vent ne viendra point, puisqu'on fait cuire du poisson la nuit. » Les matelots n'en firent que rire alors; mais le lendemain, le pronostic du sauvage s'étant vérifié, et les vents défavorables ayant redoublé de force, les Anglais maltraitèrent le pauvre prophète, disant que c'était à lui que l'on devait cette contrariété. Lesquels étaient les plus ignorans et les plus brutes de l'un ou des autres? »

Les montagnards australiens croient que le *warwi*, sorte d'amphibie approchant du crocodile, habite les rivières de l'intérieur, et en sort quelquefois pour enlever des enfans qu'il dévore ensuite. Suivant les mêmes récits, le *coupir*, autre monstre à figure humaine, se retire dans des cavernes inaccessibles: il peut faire périr les noirs, mais les blancs sont hors de ses atteintes.

La population indigène de l'Australie a jusqu'ici échappé à toutes les évaluations statistiques. Si l'on voulait toutefois établir un calcul en allant du connu à l'inconnu, on n'attein-

drat pas un chiffre plus élevé que celui de 100,000 ames, dont la moitié dans le rayon littoral sur une bande de dix lieues environ. D'immenses intervalles ont été parcourus à l'intérieur, sans offrir d'autres habitans que quelques tribus clairsemées, et la chose se conçoit facilement, quand on songe au peu de ressources qu'offre cette région pour la nourriture de l'homme. Si quelques canaux considérables se découvrent jamais et fraient une route vers la partie centrale, ce chiffre augmentera sans doute; mais il est douteux qu'il arrive au nombre de 150,000 ames.

Partout, d'ailleurs, où les races plus civilisées ont mis le pied, il est inmanquable de voir disparaître graduellement les races primitives et sauvages. Toutes les colonisations ont abouti à la dépopulation des indigènes, et l'Australie ne manquera pas plus que l'Amérique et l'Afrique à cette nécessité. A Port-Jackson, les tribus vont chaque jour s'affaiblissant, et cette décroissance amènera bientôt leur extinction. Toute race qui ne peut se ployer à la civilisation disparaît devant elle. C'est la loi du progrès lent, mais continu de l'humanité. Ainsi l'Australien, demi-homme, demi-brute, n'ayant aucune des conditions d'amalgame qui peuvent créer, comme ailleurs, une classe métisse, périra tout entier. Dans deux siècles, l'Australie sera l'Europe de l'autre hémisphère, et peut-être y cherchera-t-on vainement alors des aborigènes. Ils n'existeront plus que dans nos livres, échos des récits des vieux voyageurs.

CHAPITRE XXXVI.

COLONIES ANGLAISES DE L'AUSTRALIE.

Vers les dernières années du siècle passé, la Grande-Bretagne cherchait un lieu de déportation pour ses criminels, une terre expiatoire où elle pût envoyer l'écume de sa population, en la faisant servir à ces vastes pensées de colonisation lointaine qui absorbaient alors le cabinet de Saint-James. Grâce à Banks, il songea à l'Australie et à Botany-Bay que ce marin avait visitées dans son premier voyage avec Cook. Le lieu était propre, en effet, pour une destination pareille. Distance de la métropole, position commerciale entre l'Océanie et la Malaisie, heureuses dispositions des indigènes, tout semblait militer en faveur du projet.

La première tentative eut lieu en 1787. Neuf bâtimens furent armés pour transporter les condamnés dans la nouvelle colonie, avec quelques soldats d'escorte et des munitions. La frégate

le *Sirius* et le brick *Supply* devaient protéger la marche de ce convoi, et le commodore Phillip, premier gouverneur de ce poste pénitentiaire, mit son pavillon sur la fregate. Cette petite escadre emmenait 1,017 personnes; savoir: en condamnés ou *convicts* (express on anglaise dont nous usons de préférence), 565 du sexe masculin et 192 de l'autre sexe; puis les diverses autorités et les soldats chargés de l'organisation et de la police de la colonie.

Partie des ports de l'Angleterre le 13 mai, l'escadre toucha successivement à Ténériffe, à Rio-de-Janeiro et au cap de Bonne-Espérance où elle se ravitailla en faisant provision de graines et d'une bonne quantité de bétail. Le 20 janvier 1788, tous les navires étaient à l'ancre dans la rade de Botany-Bay, n'ayant, dans cette longue traversée, perdu que 32 hommes.

A peine mouillé, on reconnut le terrain. Il fut facile de comprendre qu'il était tout-à-fait impropre à une colonisation, et on modifia le projet de Banks en ce sens que le poste fut fondé à quelques milles plus au nord devant Port-Jackson, où Phillip alla jeter l'ancre avec toute l'escadre.

Alors on fonda sur cette plage la ville de Sydney, premier nom de l'établissement; on débaya le terrain, on éleva des tentes, on procéda à des essais de culture qui réussirent tous, à part les bles dont la première récolte avorta complètement. Ces débuts furent ingrats et difficiles: les convicts, à peine libres, retournèrent à leurs vieux penchans; il y eut des pillages et des meurtres, dont quelques exemples sévères arrêtaient à peine le cours. Une cour martiale fut établie en permanence; elle ne prononçait pourtant la peine de mort qu'à la majorité de sept voix contre cinq; et encore fallait-il que le gouverneur donnât l'ordre formel d'exécuter la sentence.

Au mois d'avril assez de baraques étaient déjà construites pour mettre à l'abri les nouveaux colons pendant les rigueurs de l'hiver. Malgré les ravages du scorbut et des maladies vénériennes, l'état sanitaire était assez satisfaisant, et tout laissait croire qu'on pourrait encore l'améliorer par la suite. A son arrivée, l'établissement possédait 5 vaches, 2 taureaux, 3 poulains, 29 moutons, 19 chèvres, 25 cochons, 49 porceaux, 5 lapins, 18 dindons, 35 canards, 29 oies, 122 poules et 85 poulets.

Ces détails ne sont pas sans importance; il faut savoir d'où est partie Sydney pour apprécier le chemin qu'elle a fait en quarante années.

De nouveaux approvisionnements arrivèrent

T. II.

en 1789 du Cap de Bonne-Espérance par la fregate *le Sirius*. Ce bâtiment portait, entre autres objets, cent vingt-sept milliers de farine, provision précieuse, au moment où la récolte des blés venait de manquer tout-à-fait. Cependant elle devint meilleure dans l'année courante, et l'on put obtenir deux cents boisseaux de blé, soixante d'orge, et quelque peu d'avoine et de maïs.

La colonie, en 1790, souffrit encore de la disette. Envoyé aux approvisionnements, *le Sirius* s'était perdu sur l'île Norfolk, et il fallut se réduire à une ration très-mesquine jusqu'à l'arrivée du *Lady Juliana* qui, avec des vivres, portait deux cent vingt-deux femmes condamnées. Il fut suivi de trois autres bâtimens chargés de mille nouveaux convicts.

La question de la colonisation était vidée; elle marchait. On donnait des terres aux soldats qui voulaient se fixer à Sydney. On en donnait aux convicts qui voulaient user de leurs bras pour se créer une position meilleure. Chacun d'eux recevait trente acres de terrain s'il était célibataire, cinquante s'il était marié, plus dix acres pour chaque enfant né au moment de la concession. La seule condition que l'on imposait aux adjudicataires, était de résider sur le sol et de le cultiver. Un système d'indulgence était en outre adopté pour que les criminels prissent goût peu à peu au travail et s'attachassent à leur nouvelle patrie.

Depuis lors la situation devint de plus en plus prospère. Long-temps hostiles aux nouveaux débarqués, les tribus indigènes leur laissèrent quelque trêve, et finirent par faire la paix avec eux. Le chef de la tribu de Sydney, Benilong, vint même s'établir près du gouverneur qui l'accueillit et l'admit à sa table. En même temps les défrichemens de l'intérieur s'organisaient sur une échelle plus importante: on fondait le village de Parramatta, autour duquel s'établissaient des colons; dix-sept cents convicts arrivaient comme renfort agricole à la colonie nouvelle, et, en avril 1791, James Ruse venait déclarer le premier, au gouverneur, qu'il renouçait à sa ration sur les magasins publics, son travail pouvant, désormais, suffire à sa subsistance. Cet exemple devait bientôt avoir une foule d'imitateurs. Le gouverneur recevait alors le droit de gracier et de commuer les peines, et la colonie, dont l'importance croissait chaque jour, devenait la Nouvelle-Galles du Sud. 921 acres de terrain étaient défrichés.

Cependant les instincts particuliers à la nature d'hommes qui peuplaient la colonie ne tardè-

rent pas à se réveiller. Avec les richesses créées, avec les propriétés qui se fondaient, vinrent les vellétés de vol et de larcin. En 1792, malgré les châtimens les plus rigoureux, ces délits s'accrurent d'une manière vraiment effrayante. Il est vrai que, plus d'une fois, la misère et la faim poussèrent les coupables à ces actes condamnables. Vers la fin de la même année, le gouverneur Phillip quitta la colonie au moment où les concessions faites aux cultivateurs s'élevaient déjà à 3,470 acres. Plusieurs officiers de la garnison avaient choisi, sur les bords du canal de Sydney à Parramatta, des terres étendues et fertiles qui, exploitées par des convicts, prirent assez promptement une valeur considérable. Plus tard encore, des colons libres étant arrivés d'Angleterre sur les vaisseaux de l'État, on mit à leur disposition des terres et des convicts pour les défricher, puis les rations de la colonie pendant deux ans. Déjà ces rations se composaient de grains provenant du territoire.

L'année 1794 vit s'accroître les défrichemens d'une manière prodigieuse. Les seuls colons de l'île Norfolk, dont les récoltes avaient été magnifiques, purent céder au gouvernement colonial onze mille boisseaux de maïs. On s'attendait à une récolte de trente mille boisseaux sur les bords de l'Hawkesbury; mais les pluies et les débordemens en emportèrent une portion. En revanche, on reconnut que les bestiaux perdus en 1788 sur l'île Nepean y avaient multiplié. Au lieu de deux taureaux et de cinq vaches, on y trouva un beau troupeau de soixante bêtes à cornes de la plus belle venue. Il fut décidé qu'on laisserait ce bétail prospérer seul et tranquillement, en le réservant pour les besoins imprévus de la colonie.

Vers cette époque, le gouverneur-général Hunter vint administrer la Nouvelle-Galles du Sud, et l'année de son installation fut marquée par une pluie de glaçons qui ruina les récoltes de quatre fermes dans l'Hawkesbury, hacha les blés, cribla les arbres et détruisit les plantations de maïs. Quoique le temps fût assez doux, la glace resta deux jours sur le sol, et quelques blocs qui furent trouvés le second jour avaient six ou huit pouces de long sur deux doigts d'épaisseur. Le recensement, au 1^{er} septembre 1796, constatait dans la colonie 4,848 ames, dont 889 pour l'île Norfolk. Sur ce nombre, 321 seulement n'étaient point nourris par l'État. Le bétail consistait en 57 chevaux et jumens, 101 vaches et génisses, 74 taureaux et veaux, 54 bœufs, 1,531 moutons, 1,427 chèvres et 1,369 cochons.

Les villes commencèrent alors à s'organiser régulièrement. Les maisons de Sydney et de Parramatta furent numérotées et divisées par quartiers. On établit des magistrats, des constables et des watchmen; on construisit une prison en bois dans l'une et l'autre localité; on fonda des écoles, des hospices et des églises. Le nombre des colons libres, jusque-là assez restreint, alla en augmentant d'une manière sensible. Ils poussèrent leurs exploitations dans le cœur du pays, et, à l'aide de convicts que le gouverneur mettait à leur disposition, ils eurent bientôt décapé la masse des terres en culture (PL. LII—2). A mesure que la civilisation agricole empiétait ainsi dans l'intérieur, elle avait davantage à se défendre des attaques des insulaires, dont elle abordait les solitudes. Plus d'une fois les fermes furent pillées, et il fallut que les colons anglais se réunissent pour aller, à leur tour, attaquer et contenir ces sauvages. Ces harcellemens presque continuels, suivis de tentatives de pillage, et les débordemens de l'Hawkesbury, furent une double plaie qui affligea long-temps ces industrieux et braves cultivateurs. Malgré ces obstacles, on comptait, vers la fin de 1798, 7,865 acres de terres en culture.

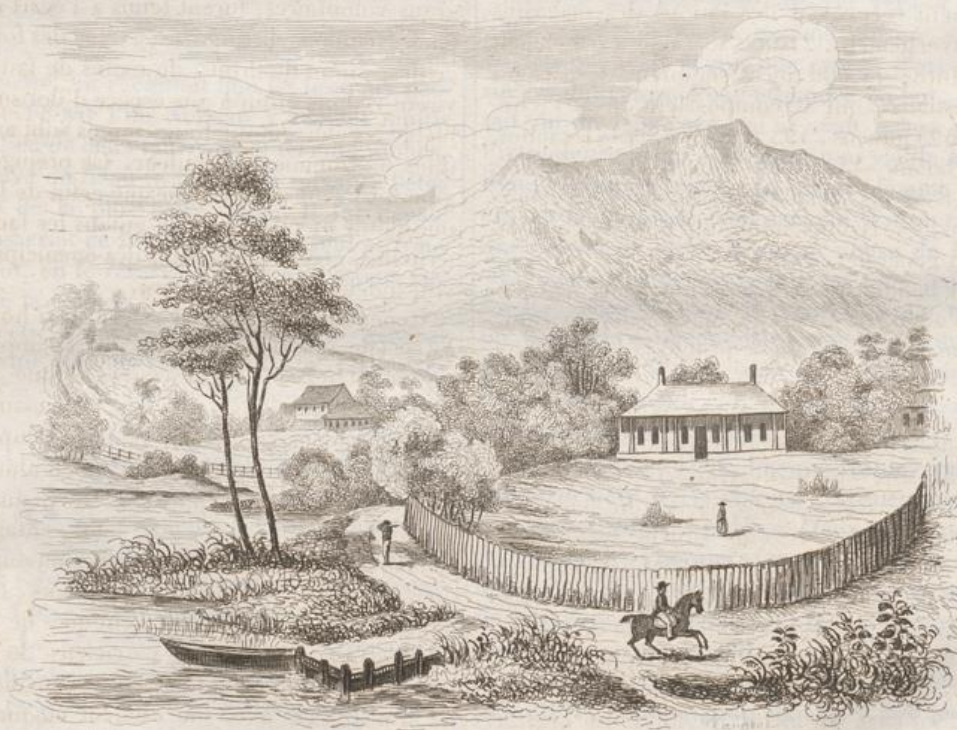
Ce fut deux ans plus tard, et vers la fin de 1800, que mourut un nommé Wilson, convict anglais qui avait acquis une espèce d'ascendant sur les indigènes. Pour atteindre ce but, il s'était dit de leur race, et il avait même poussé l'impudence jusqu'à désigner une vieille Australienne comme sa mère. La pauvre femme l'avait cru, et la peuplade avait accepté Wilson comme une espèce de chef. Il usa et abusa de l'autorité, surtout pour accaparer les plus jeunes et les plus jolies femmes. Pendant quelque temps, on supporta cette fantaisie despotique; mais un beau jour que Wilson usait de violence vis-à-vis d'une jeune femme, les parens de la victime le tuèrent à coups de lances.

En septembre 1800, lorsque Hunter quitta le gouvernement de la colonie, Sydney comptait une foule d'édifices publics. Deux petits navires étaient sur les chantiers: une monnaie de billon apportée d'Angleterre fut appropriée au service de la colonie, et défense fut faite d'exporter ou d'importer en monnaie de cuivre aucune somme au-dessus de cinq livres sterling. Au mois de juin 1801, la population était de 6,508 personnes; mais dans les années suivantes, sous le capitaine Gidley King, elle s'accrut dans des proportions énormes, non pas à l'aide des convicts, mais par suite d'émigrations d'ouvriers honnêtes, qui vinrent d'Angleterre pour cher-

The text on this page is extremely faint and illegible. It appears to be a double-column layout with a vertical line down the center. The content is likely a detailed account or report, but the specific words and sentences cannot be discerned.



1. Vue de Robert-Town en Fannania.



2. Vue de New-Town.

L. Simpson del.

VOYAGE

cher fortune sur les terres australes. Ce fut dans cette ère de progression que passa à Sydney l'expédition française commandée par le capitaine Baudin; et, au retour, le naturaliste Péron révéla à l'Europe l'existence à peine soupçonnée de cette colonie, dans les termes d'enthousiasme et d'exagération qui lui étaient habituels.

En 1806, le capitaine Gidley King céda le poste de gouverneur au capitaine Bligh, déjà célèbre par la révolte de l'équipage du *Bounty*, homme dur, impitoyable, despote, qui souleva contre lui toutes les haines coloniales. Son administration devint bientôt si odieuse, que les plus notables habitans et propriétaires de Sydney se liguèrent pour l'arrêter et le traduire devant une cour martiale. Le gouvernement métropolitain, mis au défi par cet acte de hardiesse, n'osa pourtant pas maintenir au pouvoir sa créature; mais il fit punir les principaux agens de la destitution de Bligh. A la suite de ce petit coup d'Etat, la colonie resta long-temps sans gouverneur; enfin, en décembre 1809, arriva l'homme qui devait lui imprimer le plus rapide et le plus fructueux élan.

C'était le colonel Lachlan Macquarie, débarqué à Sydney avec le 73^e régiment. A cette époque, la colonie comptait 15,000 habitans, dont 4,277 seulement recevaient des rations des magasins du gouvernement. 21,000 acres de terre étaient en culture; 74,000 acres servaient de pacages aux bestiaux, qui se composaient de 524 chevaux, 593 jumens, 193 taureaux, 6,351 vaches, 4,782 bœufs, 33,818 brebis, 1,732 chèvres et 8,992 cochons. Quand l'Hawkesbury ne débordait pas, les récoltes suffisaient pour la consommation générale.

Mais bientôt des travaux importans marquèrent l'administration de Macquarie. Sydney, confuse et mal ordonnée jusque-là, devint une cité régulière et belle. Cinq autres villes furent fondées: Windsor, Richmond, Wilberforce, Pitt et Castlereagh. Des troupeaux considérables et des magasins remplis de grains tinrent toujours la colonie rassurée contre le besoin. en 1814, on découvrit les régions situées au-delà des Montagnes-Bleues; et, en 1817, une ville y fut fondée, en même temps qu'on pratiquait entre le littoral et les plaines de l'intérieur un chemin accessible aux plus lourdes voitures.

Ces améliorations matérielles n'absorbèrent pas Macquarie au point de lui faire négliger l'état moral de la colonie. Ce fut lui qui le premier chercha à lui imprimer une organisation sociale, en harmonie avec les élémens divers qui la constituaient. Avant son administration,

des fermens de discorde et d'anarchie existaient dans la population; il s'appliqua à les neutraliser et à les combattre. Dans l'origine, comme on l'a vu, Sydney n'avait que deux classes d'habitans, des convicts et des fonctionnaires. Ces convicts, une fois libérés, formèrent la troisième classe, que l'on nomma des *émancipistes*. Quoique cette purification dût replacer ces hommes dans tous leurs droits antérieurs, les émancipistes restèrent pourtant, vis-à-vis des fonctionnaires, dans un état d'infériorité relative. Satisfaits de leur amnistie, ils se trouvaient toujours sur le pied d'affranchis en face de leurs anciens maîtres.

Plus tard, le grand nombre de colons libres arrivés d'Angleterre forma une nouvelle catégorie d'habitans dans la communauté australienne. On pouvait croire que ce troisième élément servirait de lien entre les deux classes primitives, jusque-là incompatibles, et qu'il en résulterait, à l'avantage de tous, une fusion graduelle. Il n'en fut rien. Les nouveaux colons, d'origine libre, firent sur-le-champ bande à part de la classe émancipiste, et se rapprochèrent au contraire de la partie privilégiée. Les émancipistes, exposés au mépris et aux affronts des fonctionnaires publics et des émigrans volontaires, furent tenus à l'écart de toutes les réunions distinguées; exclus des fonctions civiles, sinon de droit, du moins de fait, ils se virent réduits enfin à une espèce d'ilotisme semblable à celui qu'ont long-temps subi aux Antilles les hommes de couleur. Ce préjugé d'origine fut même aussi tenace que celui de la peau, puisqu'on fit peser sur les enfans les fautes paternelles, et que l'exclusion des émancipistes devint indélébile et héréditaire.

Cependant cette classe, mise ainsi hors de la loi sociale, grandissait chaque jour en importance et en richesses. Propriétaires d'une grande partie des terrains en culture, les émancipistes étaient en outre devenus pour la plupart des hommes de mœurs pures et de conduite irréprochable. Ils subissaient sans se plaindre ces exclusions blessantes, car leurs antagonistes avaient contre eux la force du pouvoir et du nombre. D'autres parlèrent pour eux; des philanthropes d'origine libre, choqués de plus en plus de l'arrogance des patriciens du nouvel État, prirent en main la cause des émancipistes, et la plaidèrent avec une chaleur éloquente. De là des haines et des querelles.

Le sage et bienveillant Macquarie chercha à rétablir la concorde dans cette jeune colonie, en donnant lui-même l'exemple de la concilia-

tion et des prévenances. Il admit au rang de magistrats quelques émancipistes de mérite, invita à sa table les hommes les plus distingués de cette classe, et interdit aux militaires toute espèce d'affaires commerciales.

Cet exemple ne porta toutefois d'autres fruits que d'indisposer la classe privilégiée contre le gouverneur, à qui l'on reprocha ses préférences pour des hommes que la justice avait flétris. Quelques patriciens poussèrent la résistance plus loin encore; ils refusèrent ses invitations pour ne pas se trouver en présence des émancipistes reçus par le gouverneur. Enfin, par une dernière et perfide vengeance, ils dénoncèrent Macquarie aux autorités de la métropole comme coupable de spéculations criminelles et d'intentions hontenses.

La calomnie eut assez de succès à Londres pour déterminer l'envoi d'une commission d'enquête. Elle arriva sur les lieux en 1819, avec le mandat d'y faire les investigations les plus minutieuses. Macquarie sortit dignement et noblement de cette épreuve; mais scandalisé de la partialité des commissaires pour les plaignans, accablé de tracasseries, et frappé d'impuissance par suite du mauvais vouloir qui se manifestait autour de lui, il donna sa démission et quitta la colonie le 4 décembre 1821, emportant les regrets des hommes de bien et des hommes judiciaires. L'histoire dira que Macquarie fut le premier administrateur qui fit entrer Sydney dans une voie de prospérité et de progrès. A son départ, 9,000 acres de terre étaient semés en blés; on avait 30,000 bêtes à cornes et 200,000 brebis.

Au général Macquarie succéda le général Brisbane, homme affable, doux, probe, estimé des savans pour ses connaissances astronomiques, mais froid, timide et peu propre à ses hautes fonctions. Son seul système fut de rester toujours complètement effacé entre les deux partis qui divisaient la colonie. Cédant toutefois à l'influence des colons libres, il n'accorda aucune faveur publique aux émancipistes, et nul d'entre eux ne parut à sa table. En outre Brisbane eut à mettre à exécution diverses mesures d'économie qui rendirent son administration peu populaire.

Ce fut pendant cette administration que l'autorité jusqu'alors absolue du gouverneur fut modifiée par un acte du Parlement en date du 19 juillet 1823, lequel acte devait avoir force de loi dans la colonie jusqu'au 1^{er} juillet 1827. D'après sa teneur, on devait créer un conseil législatif, composé de cinq à sept membres nom-

més par le gouverneur ou son suppléant, et ce conseil à son tour avait à examiner les lois et ordonnances proposées par le gouverneur et soumises ensuite à l'approbation du grand-juge. Si le conseil rejetait la loi proposée, il était encore facultatif au gouverneur de passer outre, jusqu'à ce que l'intention du roi fût connue. Ainsi l'influence réelle de ce conseil se réduisait à bien peu de chose.

Une institution plus utile fut la création d'une cour suprême tenue par un grand-juste et deux juges chargés de toutes les attributions des divers tribunaux du royaume, puis encore d'une cour inférieure connue sous le nom de *general quarter sessions of peace*, pour prendre connaissance de tous les crimes et délits qui n'entraînaient pas la peine de mort; comme aussi de tous les faits du ressort correctionnel. Par là, l'autorité civile se substituait à l'action dure et absolue de la justice militaire.

Du reste, les dissentimens entre le parti aristocratique et le parti populaire ou émancipiste prirent sous Brisbane un caractère de plus en plus âpre et tranché. Le rapport du commissaire d'enquête Briggs, œuvre souverainement impolitique, réveilla de vieilles blessures et de vieilles haines: il fournit aux patriciens une justification complète de leurs dédains à l'égard des émancipistes; il devint pour la colonie un nouveau brandon de dissensions sourdes et interminables. Le mal n'eût été que fort circonscrit si le gouvernement eût laissé dormir cette pièce dans ses cartons; mais on l'imprima et on la répandit dans le public à un grand nombre d'exemplaires. Il est possible, comme le dit M. d'Urville, que jalouse des rapides progrès réalisés en si peu de temps dans la Nouvelle-Galles du Sud, la métropole ait vu alors naître avec plaisir ces divisions et ces querelles qui empêchaient la colonie de songer à proclamer son indépendance.

Brisbane quitta l'île en 1825, et le général Darling lui succéda. C'était un homme qui n'avait ni la même affabilité, ni la même douceur de caractère. Juste, mais âpre et sec, il lui suffit de quelques actes arbitraires à son début pour soulever contre lui de grands mécontentemens. Ce ne fut qu'à la longue qu'on s'apaisa.

Cependant l'établissement du conseil colonial n'avait nullement répondu à ce qu'on attendait de lui. On l'avait composé des autorités supérieures, de deux grands propriétaires et d'un négociant, ce qui en avait fait une espèce de tribunal aristocratique dont tous les arrêts portaient le cachet de la morgue et de l'injustice patriciennes. Parmi les journaux qui s'impri-

maient à Sydney, il y en avait un nommé *Monttor* qui était l'organe avoué de l'opposition et qui enregistrerait dans ses colonnes les plaintes du parti démocratique. Ce parti formulait pour le moment assez bien ses désirs en demandant pour la colonie la création d'une assemblée représentative, du jugement par jury et de la liberté de la presse. Mais le ministère anglais promettait et ne tenait pas ; il procédait par tâtonnemens et par demi-expériences.

A ce moment on estimait la population totale de la Nouvelle-Galles du Sud à 60,000 âmes environ, dont 22,000 convicts. Parmi ceux-ci, les uns, et c'est le plus petit nombre, ont des congés qui leur donnent une liberté provisoire dont la continuation dépend de leur conduite future. Autrefois, ces congés (*tickets of leave*) étaient laissés à la discrétion du gouverneur. Aujourd'hui, des restrictions sévères viennent d'être imposées à cette faveur. Ainsi aucun déporté ne peut plus recevoir son pardon ou son congé sans avoir accompli une partie de sa peine, c'est-à-dire quatre années de travaux, s'il a été condamné à sept ; six, s'il a été condamné pour quatorze années ; huit, s'il est déporté à vie. En outre, les hommes pourvus de ces congés ne peuvent plus posséder de propriété, ni plaider devant les tribunaux : ils restent toujours dans une espèce de déchéance et de tutelle. Plusieurs de ces individus sont employés comme constables ou comme surveillans pour le compte des colons.

Le plus grand nombre des condamnés est remis par le gouvernement local aux particuliers qui les demandent à leur service et qui s'engagent à leur fournir les vêtemens et les rations que les réglemens prescrivent. Le vêtement consiste en deux jaquettes, trois paires de souliers d'un cuir très-fort, trois chemises, deux paires de pantalons, un chapeau et un bonnet. La ration est également établie pour la semaine ; savoir : douze livres de blé en grain, ou neuf livres de farine, ou encore trois livres et demie de maïs et neuf de blé ; sept livres de bœuf ou de mouton, ou bien quatre livres et demie de porc salé ; deux livres de sel et deux livres de savon. La dépense obligée qu'occasionne un serviteur de ce genre se monte à 250 francs environ par an ; mais la plupart des colons leur accordent en outre du thé et du sucre, du tabac et quelquefois du rum, selon qu'ils sont satisfaits de leur conduite. On va même jusqu'à leur donner des gages en sus de leur entretien.

Le reste des condamnés est entretenu aux frais du gouvernement et employé pour son

compte aux travaux publics. Dans les villes, des casernes sont destinées à les recevoir ; dans la campagne, on se contente de baraques en bois et en écorce. Les réfractaires encourent le fouet, suivi quelquefois de grands travaux sur les routes avec les fers aux pieds ; mais, pour les crimes plus graves qui toutefois n'emportent point la peine de mort, ils sont envoyés dans les établissemens pénitentiaires de l'île Norfolk ou de Moreton-Bay, où ils sont traités avec une rigueur excessive. Aussi préfèrent-ils souvent la mort à cette seconde déportation.

On désigne sous le nom de *bush-rangers* les convicts qui se sont enfuis dans les bois et qui préfèrent une vie indépendante et vagabonde à une vie régulière et honnête. Il y a deux ou trois ans, le nombre de ces convicts était assez considérable, et leurs pillages inquiétaient surtout les voyageurs et les propriétaires des campagnes ; mais, depuis lors, les recherches de la police à cheval et les primes offertes à qui les découvre en ont beaucoup diminué le nombre. On a remarqué que ces bandits ne commettaient guère d'assassinats, et que, quand ils tuaient, ce n'était qu'à leur corps défendant.

Durant l'année 1832, la dépense occasionnée par la Nouvelle-Galles du Sud, pour l'entretien des militaires et des convicts, a été de 115,629 livres sterling : les objets importés se sont élevés à la somme de 659,881 livres sterling, et les exportations à 371,174 liv. sterl. Le revenu colonial a été, dans la même année, de 121,066 liv. sterl. Les navires entrés à Port-Jackson jaugeaient ensemble 40,000 tonneaux.

Les divisions actuelles de la Nouvelle-Galles du Sud sont les districts d'Ayr, de Cambridge, de Durham, de Roxburgh, de Northumberland, de Londonderry, de Westmoreland, d'Argyle, de Camden et de Cumberland. Jusqu'à ce moment, le dernier seul comprend près des trois quarts de la population entière : plusieurs des autres districts sont à peine peuplés ; ils ne contiennent que des métairies isolées ou des cabanes de pâtres. La statistique de cette province n'existe, d'ailleurs, nulle part encore ; et, comme elle se trouve dans un état d'ascendance graduelle, cette statistique ne pourrait être vraie qu'au moment même où on la dresserait. Elle serait fautive l'année suivante.

Après la Nouvelle-Galles du Sud, la colonie australienne la plus importante est, sans contredit, celle de la Rivière des Cygnes, fondée en 1829 par les soins du capitaine Stirling. On sait peu de chose à cet égard, et ce que l'on sait est tellement contradictoire, qu'il faut attendre

des nouvelles plus authentiques et plus complètes. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que la contrée offre des ressources plus grandes peut-être que celles qu'offrait, à l'origine, la Nouvelle-Galles du Sud. Ces ressources, les nouveaux colons sauront les utiliser sans doute; et, comme leur établissement n'aura point de convicts, il en résultera une société plus homogène et moins disparate dans ses éléments. De cette façon, on évitera la vie jalouse et tourmentée qui semble déjà miner dans sa base la belle colonisation de Sydney, et mettre en question son avenir.

Le nom d'Hespérie méridionale avait été proposé pour cette colonie nouvelle, dont les premiers colons faisaient les récits les plus exagérés et les plus pompeux. On a, toutefois, préféré le nom plus modeste de Swan-River. Les fondemens de quatre villes y ont déjà été jetés, savoir : sur la côte, Freemantle, vers la rive S. de l'embouchure de la rivière; Clarence-Town, au bord de la mer, devant Cockburn-Sound; Perth, à neuf milles de Freemantle, sur la rive N.; enfin Guildfort, à cinq ou six milles plus haut, et toujours sur le bord de la rivière. D'après les rapports du lieutenant Breton, Perth, la capitale, est située sur une colline, dans une position superbe sur la rivière qui, dans cet endroit, a près d'un demi-mille de large, quoique si peu profonde, qu'on peut quelquefois la passer à gué. En 1831, Perth avait déjà 120 maisons, et la colonie entière ne comptait pas moins de 3,000 habitans. Freemantle, établie dans une situation bien plus ingrate, a végété sur une plage de sable que les reflets du soleil rendent cuisante à la vue. Les opinions varient sur son état actuel. Les uns ont écrit qu'elle était presque abandonnée, d'autres qu'elle comptait près de 500 maisons. Lesquels croire?

En 1824, un autre établissement fut fondé sur l'île Melville par le capitaine Bremer, qui lui donna le nom de fort Dundas. Le principal intérêt de ce poste était dans les communications que l'on pouvait établir avec les Malais qui viennent pêcher le tripang sur la côte N. O. de l'Australie. Mais les Malais n'ayant pas répondu aux avances qu'on leur faisait, et les naturels ayant montré à diverses reprises des dispositions hostiles, les Anglais évacuèrent cette île, que, d'ailleurs, la sécheresse, la chaleur et l'infécondité du sol rendaient presque inhabitable.

Il en fut de même des postes que l'on voulut essayer en 1826 à Port-Western et à King-George-Sound. Il était, toutefois, question récem-

ment de reprendre celui de King-George, non pour un établissement de condamnés, mais pour en faire une colonie libre qui, désormais, ressortirait du gouvernement de la Rivière des Cygnes.

D'autres projets d'établissements dans le golfe Saint-Vincent avaient en outre suivi les belles découvertes du capitaine Sturt; mais la mort déplorable de Barker avait jeté quelque froid sur ces lointaines entreprises. Toutefois, au milieu de ces tentatives intermittentes, il est un fait visible aujourd'hui, c'est que l'Australie, occupée peu à peu par les Anglais, formera bientôt un nouveau monde, et ce monde créé tout entier de leurs mains leur appartiendra à bien plus juste titre que l'Inde; car là du moins en abordant ils n'ont trouvé que des solitudes incultes.

CHAPITRE XXXVII.

TASMANIE (TERRE DE VAN-DIEMEN). — HOBART-TOWN ET SES ENVIRONS.

Quoique les parages qui séparent la Nouvelle-Galles du Sud de la Tasmanie soient exposés à des tourmentes très-fréquentes, nous eûmes le bonheur de faire cette traversée par un temps serein et avec une mer magnifique. Point de coup de vent, point de rafales, point de bourrasque; mais au contraire une brise régulière et douce qui nous poussa, le 25 janvier, dans la vaste baie des Tempêtes, havre de la Tasmanie. Le jour suivant, à l'aide de la marée et d'une petite brise du S. et du S. S. O., Powel remontait la rivière du Derwent pour aller mouiller devant Hobart-Town. Déjà, dans cette courte traversée, on pouvait se faire une idée de cette terre nouvelle. Semées çà et là, des métairies offraient des plantations récentes, au milieu desquelles vaguaient quelques troupeaux. Sur l'une et l'autre rive, on devinait la main intelligente de l'Européen, qui seule peut donner à la terre un aspect d'ordre, de propreté et de symétrie. Vingt-quatre heures de navigation fluviale suffirent pour remonter jusqu'à Hobart-Town, devant laquelle le *Kenguroo* laissa tomber son ancre.

Hobart-Town occupe une surface considérable sur un terrain légèrement ondulé qui s'étend au pied du mont Wellington; mais si l'on voulait évaluer sa population sur son étendue, on tomberait dans une appréciation fautive, car les maisons de la ville ont rarement plus d'un étage, et elles sont presque toutes entourées de cours et de jardins (Pl. XLI — 1). Les